

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

18 JANVIER 1968

NUMERO 489

0,60 F. LE NUMERO

40^e ANNEE

TRAVAILLEURS... UNISSONS-NOUS

CETTE déclaration de principe faite par l'A.I.T. en 1864, devrait être inscrite en grosses lettres sur toutes les Bourses du Travail, toutes les Maisons du Peuple et surtout dans le cerveau de chaque travailleur. C'est, à notre avis, la pierre angulaire du mouvement ouvrier; mais on pourrait nous rétorquer que nous ne sommes pas les seuls à préconiser l'unité et que malgré tous les appels lancés de tous les bords, la classe ouvrière n'en reste pas moins divisée.

C'est vrai et il faut avouer que les champions de l'appel à l'unité sont incontestablement les dirigeants de la C. G. T. Aussi nous avons été étonnés que dans le conflit qui meurtrit le peuple d'Israël et le peuple arabe, aucun appel à l'unité des deux peuples n'ait été lancé par la C. G. T. Le jeu en valait pourtant la chandelle: vous imaginez un peu l'effet psychologique pour le monde du travail si ces deux peuples s'étaient unis pour chasser réciproquement leurs maîtres et instaurer une société égalitaire qui évoluerait dans la paix et le bonheur... Mais non, les syndicats mastodontes n'ont vu dans cette guerre éclair que les problèmes politiques et basement capitalistes: le drame de cette classe ouvrière déchirée par la guerre les a tous laissés indifférents. Qu'on ne vienne pas nous dire que chaque syndicat doit résoudre les problèmes de son pays et ne pas s'occuper des autres, d'abord le patriotisme doit être rayé du dictionnaire syndical et puis, dans d'autres cas, ces mêmes syndicats n'ont pas hésité à proclamer leur solidarité envers les peuples opprimés. Dans le domaine de la solidarité, certains sont allés plus loin. Pour ne citer qu'un cas à imputer à l'actif de la C. G. T., nous avons été informés par « Le Magazine » de la F. D. G. B. (syndicats officieux de l'Allemagne de l'Est) qu'une délégation d'enseignants de la C. G. T. visitant la R. D. A., a adressé une carte au général de Gaulle lui demandant la reconnaissance de la R. D. A.

Cette même délégation a déclaré par ailleurs que leur carte au général de Gaulle n'était qu'un début.

Après leur retour dans les pays, ont-ils ajouté, une action de masses sera organisée avec pour but, la reconnaissance de la R. D. A. par le gouvernement français. (I) Ils poussent un peu trop loin leur sens de la solidarité.

Nous serions curieux de savoir, dans l'éventualité où le gouvernement français reconnaîtrait la R. D. A., quels avantages pourraient bien tirer les travailleurs français et allemands. La reconnaissance d'un Etat par un autre n'a jamais réduit l'exploitation de la classe ouvrière et, par conséquent, les travailleurs n'ont à témoigner aucune sorte de solidarité de cet ordre-là. Si encore la R. D. A. était un pays de co-cagnage où règne l'égalité économique et la justice sociale; mais non, c'est comme ailleurs, peut-être en avance sur la France puisqu'ils ont franchi le seuil de l'association capital-travail, mais c'est tout.

« Il ne manque pas d'occasions » et cela non seulement aux travailleurs de la Rühringbau Flinow — de participer à l'augmentation du profit des entreprises.

Chacun d'eux se sent de plus en plus responsable, en tant que copropriétaire des moyens de

production » (2). Quant aux profits on est encore aux primes de fin d'année et on peut lire dans leurs revues: « Quand des bons travailleurs reçoivent des primes en récompense de leur travail, Untel (3) est de la partie. »

C'est ainsi qu'on crée la division dans les rangs ouvriers. De plus, nous en avons l'exemple en France, les primes sont une esroquerie et une forme honteuse de l'exploitation de l'homme par l'homme. Nous avons bien vu chez Rhodiacta les travailleurs révoltés parce qu'ils se voyaient confisquer des primes indispensables pour « nouer les deux bouts ». La prime, nous ne cessons de la répéter c'est « le bon vouloir du maître ». C'est donc contre ce « bon vouloir » que tous les travailleurs doivent s'unir et lutter.

(1) et (2). — Textuellement reproduit du « Magazine » n° 12.
(3). — Untel c'est le bon et solide stakhanoviste.

NON AUX COMPROMISSIONS

On a beaucoup parlé, dans tous les milieux, de l'intéressement des travailleurs aux bénéfices des entreprises, de ces nouvelles modalités de répartition du profit. Les récentes ordonnances présidentielles ont suscité un regain d'intérêt pour ce problème, des discussions, des critiques, des études... Mais ni les syndicats professionnels réformistes ni les partis sociaux-démocrates dits « de gauche », ne sont jamais sortis à ce sujet du charabia d'économiste bourgeois et de l'option réformiste à travers lesquels ils abordent ce sujet comme les autres.

Soyons clairs. Nous avons été parmi les premiers à dénoncer les mesures sur l'« intéressement » comme une tentative d'association capital-travail (depuis lors, cette formule a été reprise maintes fois) et comme, en définitive, une tentative réactionnaire visant, à travers une tromperie, à pousser les travailleurs à abandonner la lutte qu'ils mènent, parfois par-dessus la tête des organisations réformistes, pour leur émancipation. Il s'agit de revenir aux sources, de

poser le problème dans ses termes fondamentaux. Puisque les partisans de l'« intéressement » le définissent eux-mêmes comme une association capital-travail, posons la question: Y a-t-il une « association » possible entre le capital et le travail? Là est toute la clé du problème. En ce qui nous concerne, nous répondons catégoriquement non.

Comment est né le capital? Certes, pas par génération spontanée. Pour qu'il se constitue, se gonfle et passe dans des mains de moins en moins nombreuses, il a fallu que des milliards d'ouvriers se crévent au travail, qu'ils vivent toute leur existence dans des conditions précaires, qu'ils abandonnent aux propriétaires, financiers et industriels la plus large part de ce qu'ils produisent. C'est là une réalité que les économistes bourgeois eux-mêmes ne sauraient contester. Le capital est né de la spoliation du travail et continue à exister qu'en exploitant le travail des masses laborieuses. Chaque fois que le travailleur produit quelque chose, le capital s'enrichit

tandis qu'au travailleur on ne laisse que le strict minimum.

Cela dit, les rapports entre le capital et le travail sont des rapports à sens unique en même temps qu'ils sont immuables dans une société précisément « capitaliste »: le capital n'existe qu'en asservissant, en spoliant, en dégradant, en prostituant le travail. Et c'est à cause de cette dévalorisation du travail asservi au capital que le travail n'existe pas en soi, en tant que valeur humaine, sociale, dans l'immense majorité des cas. Chacun vous le dira: on ne travaille pas à l'heure actuelle parce que c'est socialement utile (et même indispensable); on travaille, c'est-à-dire on fait n'importe quoi « parce qu'il faut bien gagner sa croûte ».

A partir de là, c'est simple: le travail n'étant pas indépendant mais étant étroitement asservi au capital il ne saurait s'associer à quoi que ce soit et surtout pas au capital qui n'existe que parce que, précisément, le travail lui-même n'existe pas en tant que valeur sociale.

Pour que le travail puisse être considéré comme l'un des éléments d'une association, il faudrait qu'il redevenne valeur sociale, constructive et libre. Mais il ne peut précisément le faire qu'en détruisant le capital, en brisant ses chaînes.

Il n'y a donc pas d'association possible entre le travail et le capital. Il n'y a de possible qu'une lutte à mort par laquelle les travailleurs briseront le capital, arracheront aux capitalistes la gestion des entreprises et redonneront au travail, par l'égalité économique et sociale, sa véritable valeur.

Sur un plan plus pratique, pour que les syndicats réformistes soient réfractaires à l'« intéressement »? Parce que, disent-ils, l'attribution d'une part du capital sera un prétexte pour refuser les augmentations de salaire. Cet argument nous laisse indifférents. Nous constatons qu'augmentation de salaire ou pas, le niveau de vie des travailleurs demeure le même. Que le capitalisme attribue une « augmentation » des revenus sous forme d'actions dans les entreprises ou sous forme d'augmentation de salaire, toute augmentation de revenus sera toujours suivie d'un renchérissement du coût de la vie sous forme d'impôt, de taxes, d'élevation des prix, etc.

Les travailleurs doivent perdre l'illusion d'un « aménagement » possible du capitalisme parce que cette illusion les conduit tout droit au déculement et à la défaite: ce qu'ils gagnent un jour, ils le perdent le lendemain et finissent par avoir l'impression que lutter ne sert à rien.

Nous devons regarder les choses en face: l'émancipation des travailleurs passe nécessairement par la destruction des structures capitalistes de la société, c'est-à-dire par la révolution sociale.

Regroupons-nous, en dehors de toute compromission, pour préparer cette tâche. Laissons les partis démocrates bourgeois et les syndicats réformistes ramasser, à genoux, les miettes du capitalisme.

En avant pour la construction de l'organisation syndicaliste révolutionnaire par laquelle les travailleurs briseront leurs chaînes.

HEM DAY

SEVY

J. B.

LE PROFIT D'ABORD...

Ensuite périssent les malades! Telle est la thèse de l'économie capitaliste et des praticiens du corps médical: que tous les pauvres crèvent, mais que le profit reste sauf! Chacun sait que ces messieurs du corps médical réalisent, en général, et dans un temps très court des bénéfices considérables, que l'industrie pharmaceutique procure à ses entrepreneurs des taux de profit extraordinaires...

En juin 1967, le ministre des Affaires sociales déclarait: « L'avenir de la médecine libérale dépend de la modération des praticiens. » Cette menace provoqua le communiqué suivant de la part de la Confédération des syndicats médicaux:

L'instauration d'un système de type anglais porterait atteinte aux principes fondamentaux de la Sécurité sociale auxquelles les malades sont particulièrement attachés. La Confédération s'insurge contre la menace de l'instauration autoritaire d'une médecine de casse. Elle rappelle que le Conseil fédéral a pris toutes dispositions nécessaires pour alerter l'ensemble du corps médical et prendre les décisions les plus graves dans le cas où les réformes envisagées porteraient atteinte aux structures libérales de la médecine française.

Cette liberté est une des causes d'une cherté médicale que les travailleurs ne peuvent supporter. Elle est aussi la cause déterminante de la ruée des praticiens vers des régions touristiques où ils ont construit de confortables demeures grâce à la naïveté des travailleurs.

Le patronat rejette la plupart des charges sociales qui devraient être supportées par les entreprises, sur l'Etat. L'Etat, ce grand producteur d'armements, de désordres financiers, de gabegie bureaucratique ne peut, ni ne veut supporter le poids de la Sécurité sociale, ce seront donc les moutons du grand troupeau capitaliste, c'est-à-dire les travailleurs, les pauvres qui préleveront sur leurs salaires les sommes, les crédits que le régime ne veut pas fournir... mais en revanche — la revanche des lâches et des esclaves — ils recevront moins de soins, au point de crever de leur générosité...

Même en Angleterre où la médecine est gratuite, l'austérité y étant devenue une manière de vivre pour les pauvres, l'Etat, dirigé pourtant par des socialistes qui font ce qu'ils peuvent — les pères! — pour sauver le profit, laissent les hôpitaux avec des ressources insuffisantes... Et l'on a appris récemment en consultant le dossier médical d'un hôpital londonien qu'il était devenu de règle de sélectionner parmi les grands malades, de préférence les jeunes et de ne pas réanimer les personnes âgées...! Le professeur Bourgeois, à la conférence démographique de Strasbourg, en 1966, déclara: « Il va falloir choisir ceux qu'on laissera mourir...! » Le profit, le système financier au sein duquel nous vivons mènent donc les travailleurs à une ségrégation criminelle: l'euthanasie des salariés! Si les salariés ne sont pas des bêtes stupides une seule solution valable: la grève générale de la gratuité! Vivre par le combat et non crever dans les poubelles du profit...

A. LE LANN

L'ERE DE LA VIOLENCE

Sorti d'une Seconde Guerre mondiale, le monde s'offre l'inconsciente perspective d'envisager la préparation d'une nouvelle guerre. Il va même jusqu'à l'absurde, puisqu'il accepte cette nouvelle éventualité, avec une indifférence et une complicité qui révèlent la stupide conception des sophistes guerriers qui étaient son évangile de la violence.

« La guerre a toujours existé; elle existera toujours. » C'est avec des slogans de ce genre que les intéressés arrivent à installer l'acceptation des guerres et à les rendre un beau jour inévitables.

Alors, les peuples placés devant l'alternative: se battre ou se soumettre, répondent à l'ordre de mobilisation, s'embarquant vers les champs, espérant que cette « dernière » guerre règlera définitivement le différend ou écrasera l'adversaire à tout jamais, chacun convaincu de sortir vainqueur de l'épreuve, vivant, et que l'ennemi seul peut mourir dans la bagarre.

Il faut le constater, à travers la vie des peuples et des individus, la violence n'a cessé d'être utilisée pour trancher les conflits. Cependant, qu'elle soit à travers les guerres, les grèves, les bagarres, la violence n'a jamais rien tranché; une fois le conflit arrêté, les causes qui l'ont fait

naître subsistent toujours, parfois même, avec une acuité plus grande, si bien que l'utilisation de la violence n'a fait que perpétuer la différence.

C'est une évidence, la force ne résout rien; c'est un mythe qu'on doit reléguer comme impropre au genre humain.

Sans doute, partisans et adversaires de la violence se sont heurtés paradoxalement, chacun justifiant le bien-fondé de sa thèse dans un chaos d'opinions contradictoires.

Il n'est pas aisé de se situer. La confrontation des points de vue différents apporte chez les uns et les autres, une part de vérité. Dans le jeu de ces antithèses, on se voit forcé en toute équité, de reconnaître certains avantages momentanés tout au moins à la violence qui, vue avec le recul du temps ou sous des angles différents, ne se présente pas aussi favorablement.

D'autres facteurs d'appréciation peuvent entrer en ligne de compte l'éthique, l'esthétique, la logique, la raison, l'amour et la bonté; mais tous à leur tour, sont sujets à interprétation différente et le problème reste entier.

Ce n'est point au nom de principes dogmatiques que nous tranchons à notre tour le différend.

Si, comme l'écrivait le docteur Gustav Ratzenhofer Gmunden, la violence est « un phénomène absolument naturel qui, issu du monde animal, a passé à l'homme primitif jusqu'à la civilisation », avouons que le chemin parcouru entre le primitif et le civilisé, est plutôt relatif. Il nous suffit de regarder autour de nous, de consulter la presse écrite télévisée ou d'écouter la radio, pour nous mettre dans l'ambiance de la triste réalité. Partout, la violence triomphe; partout la violence a force de loi; partout la violence règle les différends entre peuples ou entre individus.

Evidemment, de temps à autre, quelques conflits ont été soumis à la S. D. N. ou à l'O. N. U., sa remplaçante, tout comme des individus se rencontrent parfois devant des juges, pour chercher un terrain de concorde. Mais ici comme là, on ne s'est résolu à accepter cette procédure qu'après en être venus aux mains, ou s'être mitraillés durant des semaines, des mois, des années.

La force prime le droit, s'écrient les admirateurs de nos guerriers ou les tempéraments batailleurs. A vrai dire, quand on se rend compte de ce que représente le droit pour les peuples ou pour les individus, on reste quelque peu sceptique sur la valeur intrinsèque de ce droit.

Qu'on ne vienne pas, pour les besoins de la cause, m'opposer les diverses formes des régimes sociaux: dictatorial, totalitaire ou démocratiques. Tous, sans nulle exception, font croître leur pouvoir par l'asservissement, l'iniquité et l'injustice.

On peut appeler leurs formules: paix armée ou force armée, cela ne fait que perpétuer le drame qui nous préoccupe, puisqu'on en a vu affubler des détroqués les plus spécieuses, les idées qui se voulaient généreuses et humanes.

Ici, la force; là, la ruse, plus ou moins déguisées s'acharnent avec hypocrisie ou amour à exploiter le faible. C'est Machiavel qui triomphe, mais ce triomphe est toujours contestable, puisqu'il manque de dignité.

La violence est et demeure une fonction permanente utilisée par l'Etat, sous prétexte de garantir l'ordre légal.

S'il est vrai que la répugnance à utiliser la violence, comme le disent certains, soit la cause du ralentisse-

ment de la civilisation, on peut avec plus de certitude, affirmer que son usage détruit les biens précieux de cette même civilisation. Il paraît alors assez discutable de justifier la violence au point de vue de l'évolution humaine, comme l'écrit le docteur Ratzenhofer, qui déclare « qu'il est plus moral de faire appel à la violence pour régler sur de nouvelles bases les relations de droit public et de droit international, que de laisser se perpétuer des situations contraires au rapport naturel des forces ». Et d'ajouter: « car, de la victoire remportée par ce qui est sain et fort sur le droit historique devenu caduc, dépendent le progrès moral et le progrès de la culture. »

Ce sophisme pêche par manque de clarté, car il s'agit encore de justifier la nécessité de ces nouvelles bases de relations, et de montrer que celles existantes sont contraires aux rapports naturels de force. En bien des cas, il s'agit de querelles politiques. On sait qu'en ce domaine, mensonge et duperie sont monnaies courantes chez les ambitieux.

J. Nocolow, estime, quant à lui, que la justice seule peut trancher les conflits entre les peuples, classes ou individus. La violence peut obliger les hommes à accomplir ce qui est contraire à leur volonté, « servir « uniquement à contraindre certains individus à faire ce qui est le contraire de leur intérêt » et dans ce cas « la violence ne sert donc qu'à violer le droit des personnes. »

Aucune autre explication ne peut lui être concédée, mais, ajoute J. Nocolow: « Or, comme la violation des droits est la souffrance, et comme la souffrance collective est précisément un conflit, la violence ne peut jamais trancher aucun conflit. »

Ainsi, la violence fait naître ou fait durer tout conflit; elle impose la souffrance au vaincu, elle ne peut rien résoudre et c'est pourquoi elle ne peut être un facteur efficace d'élabo-ration de progrès.

« Progrès et violence sont deux conceptions opposées et contraires, comme ténèbres et lumière. Dès qu'il y a violence, il ne peut y avoir de progrès. Le progrès est en raison directe de la somme de justice, en raison inverse de la somme de violence. »

C'est ce que Charles Richet concevait également, en écrivant: que le principe de violence est l'erreur. L'erreur a besoin de la violence pour régner, tandis que la vérité se suffit à elle-même et triomphe parce qu'elle est la vérité.

Cependant, à travers l'évolution de nos sociétés, les Napoléon et les Hitler ont fait école! Tous ont instauré leur régime sur la violence. Il ne pouvait en être autrement, puisque tous ces prophètes de droite et de gauche ont installé leur autorité ou celle de leur parti, sur la force et la dictature, en réalité sur le viol des foules, autre forme plus moderne,

mais plus subtile en hypocrisie, de la violence. Mais le temps du mépris fut dépassé par les atrocités des dernières guerres, où le raffinement, l'intelligence, le progrès de la technique se surpassèrent pour torturer les corps et les âmes.

Vainqueurs et vaincus usèrent des mêmes procédés. Chacun se voulant réaliste et pour ne pas s'écarter de la mode, abusait du culte de la violence. Tels des adeptes d'une religion rénovée, les dirigeants et leurs servants s'exaltaient mutuellement, voulant rendre au centuple ce qu'ils avaient reçu, ou regrettant de ne point avoir été les premiers à distribuer leurs souffrances. Un écrivain a publié après ce second conflit mondial, un livre au titre étonnant et décevant: « La barbarie commence seulement », dans lequel nous trouvons ces lignes:

« Ainsi la mort continua de fleurir après s'être éteinte sur les champs de bataille. Les moyens différaient mais c'était toujours la mort. Et les hommes qui méditaient les leçons de la guerre voyaient la barbarie prendre de nouveaux visages. »

Il restera à l'homme de faire échec à cette perspective sans beauté ni grandeur et c'est dans sa dignité qu'il pourra retrouver un chemin plus humain qui le conduira vers un univers serein.

Certes, l'effort à tenter demande beaucoup de volonté, beaucoup de courage et beaucoup d'amour! Mais rien ne doit être épargné, si on veut que demain, la vie vaille encore la peine d'être vécue.

A ceux qui douteront ou récuseraient les perspectives possibles, nous rappelons cette pensée de R. G. Wells: « L'histoire réelle de l'humanité, c'est l'histoire de la façon dont naissent les idées et comment elle prend possession du cerveau des hommes. »

Communiqués

INFORMATION CONFEDERALE

La Commission Administrative Confédérale reprend maintenant ses réunions hebdomadaires tous les samedis de 18 h. à 20 h., au siège.

En conséquence, les permanences du samedi auront lieu de 16 h. à 18 h. et seront tenues par un responsable régional ou confédéral.

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à: Joseph Soriano — 94-Fontenay-s/Bois.

2^e UNION REGIONALE

La suite du congrès de la 2^e Union régionale est fixée pour le dimanche 21 janvier 1968.

Nous demandons à tous les camarades de participer et apporter à cette rencontre régionale leurs suggestions, décisions ou observations aux questions concernant le soutien militant aux activités culturelles et de propagande de la C. N. T.; à l'action de ses syndicats et organismes de relations et de coordination de la région parisienne.

Les camarades qui peuvent aider pratiquement au renforcement de la Section Française de l'A. I. T., de son journal LE COMBAT SYNDICALISTE et de la 2^e Union régionale des syndicats C. N. T., sont invités à participer à la tâche anarcho-syndicaliste de notre organisation internationale.

AIDEZ



ACHÉTEZ SON CALENDRIER

COMITE DE LIAISON DES ANARCHISTES

Plate-forme de Lamotte-Beuvron

Nous informons les camarades anarchistes que le 4 février 1968 à 9 h. du matin va se tenir à Paris une grande réunion de travail en vue de donner définitivement une structure du travail commencée le 1^{er} octobre 1967 à Lamotte-Beuvron.

Tous les camarades anarchistes doivent prendre en considération le sérieux de ce débat pour un regroupement et sur des possibilités de coordination à travers ce pays pour un mouvement anarchiste de langue française; pour le lieu de la réunion et information écrite au camarade André Senez, 72-La Chapelle-Gaugain.

REGION OUEST-ATLANTIQUE

Le dimanche 21 janvier 1968, le camarade Alexandre à Angers animera un débat entre camarades. Il sera fait un compte rendu du Congrès A.I.T. (1967); les camarades de Vendée, de Loire-Atlantique, du Maine-et-Loire, pourront régler les cotisations au trésorier — prendre les timbres S.I.A., le calendrier, les cartes de l'Association «Germinal» seront à la disposition des camarades présents.

Donc, présence indispensable des copains des 3 départements à 9 h. à Angers le 21-1-68, lieu habituel (1), A 12 heures 30 déjeuner fraternel indiqué à Alexandre si vous déjeunerez en commun vers 14 h. reprise des travaux et désignation du nouveau lieu de rencontre en avril 1968.

(1) Pour tous renseignements écrire: René Alexandre, B. P. 3, Angers (M.-et-L.).

Pour la propagande C. N. T.

nos collaborateurs écrivent:

- Gaston Brittel: « De la Mythologie marxiste-léniniste » 2 75
- René Villard: « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
- René Villard: « De l'esclavage à la liberté » 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 89, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

Les horreurs de la guerre

Les fameux tableaux du grand peintre espagnol Francisco Goya me viennent à l'esprit, de même que l'article du COMBAT SYNDICALISTE du 7 avril 1966 intitulé « A propos de Verdun », à la lecture d'un commentaire paru dans « Ouest-France » des 18 et 19 mars 1967, quotidien catholique, concernant les informations de l'O. R. T. F. et spécialement de Jean Lanzil.

Dans « A propos de Verdun », j'avais signalé cette maladie de l'espionniste lors de la guerre de 1914-1918 amenant la condamnation à mort de Mata-Hari et fusillée sur décision d'un conseil de guerre composé d'officiers français; alors que plus tard, le commissaire du gouvernement, Monet, faisant fonction de procureur de la République eut le cynisme de déclarer « qu'en cette affaire il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ».

Une nouvelle sombre histoire à mettre dans le passif de cette triste époque, et évoquée par « Ouest-France » qui fustige avec vigueur la pauvreté mentale de Jean Lanzil lors des informations de la télévision du jeudi 16 mars dernier.

L'information annonçait que deux anciens mineurs âgés de soixante-douze ans et de soixante-dix ans prétendaient l'avion pour l'ex-gabon de Cayenne et espéraient se recueillir sur la tombe de leur père, victime, comme tous les deux, comme leur mère, mor-

te de chagrin, au bout de 4 ans à la prison de Rennes, d'une abominable erreur de la justice militaire en 1915. (C'est « Ouest-France » qui parle.)

La mère condamnée à mort et sa peine commuée, le père et les deux enfants aînés âgés de 18 ans et de 20 ans envoyés au bagne, parce qu'une voisine obsédée par cette espionnette créée par Poincaré, Clemenceau et compagnie, avait trouvé suspecte la lumière d'une veilleuse qu'employait la mère pour monter l'escalier, en envoyant coucher ses jeunes enfants (cela se passait en Artois).

Les Moreau (tel est leur nom), ne sachant ni lire ni écrire n'avaient rien compris à leur procès et finalement, 20 ans après, 20 ans de tortures pour le père et ses enfants (la mère étant morte en prison) un jugement a prouvé en 1935 leur innocence et a procédé à leur réhabilitation.

Il est stupéfiant quand on connaît les crimes des cours martiales et des conseils de guerre, de lire les déclarations de certains individus, candidats aux dernières élections dans le Finistère, proclamant Georges Clemenceau comme le plus admirable des hommes de l'histoire du monde.

Cette histoire tripatouillée par ces historiens officiels n'existe que pour encenser les rois, les généraux, etc. et laisse de côté les misères des peuples, les états vers la liberté de tous

ces esprits généreux qui ont tout donné à la vraie civilisation, celle pour l'ère du cœur, l'amour de l'humanité.

Le cas de la famille Moreau justifie amplement notre réprobation pour le militarisme, la patrie; ce fut d'ailleurs l'une des branches d'action de la Première Internationale, de l'A.I.T., celle de Bakounine, d'Elisée Reclus, dont l'actuelle est sa digne continuatrice.

En la renforçant dans ses sections, nous porterons avec davantage d'efficacité les coups à l'ennemi public. A l'œuvre, donc.

A. LE LANN

ASSOCIATION «GERMINAL»

L'Association «Germinal» tiendra sa première assemblée générale à Paris le 28 janvier prochain à 10 h., 39, rue de la Tour-d'Auvergne.

Les camarades de province qui ne pourront pas être présents en raison de la distance, sont invités à nous transmettre leurs suggestions.

La correspondance sera adressée au secrétaire Gérard Conte, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

Un extrait du compte rendu de l'assemblée sera adressé à tous les membres qui en feront la demande: Ordre du jour provisoire: 1), préparation des activités 1968. 2), état de la trésorerie; renouvellement et renforcement du bureau.

o operario não tem mais direito a reclamações um salário que de para sua sobrevivência com o seu trabalho (grande liberdade ele tem)

ANTENA

REPRESION DEL PENSAMIENTO EN U. R. S. S.

MOSCU. — Contra «la funesta mania de pensar» (el pensamiento caro a Felipe V) el tribunal represivo moscovita, que envió a presidio a los intelectuales Sinlávsky y Daniel, está juzgando al profesor Guinzbourg y a tres estudiantes que se manifestaron en favor de ambos condenados y por la libertad de expresión. Los compañeros de banquillo del profesor indocado se llaman Yuri Galantchouk, Alexis Dobrolski, y Vera Lachkova. Las condenas dictadas por el tribunal se elevan a ¡siete años! de presidio.

COMI-TRAGEDIA DEL GUARDIA «MAREADO»

Acto I

BADAJOS. — El taxista Miguel Saavedra González, que regresaba a esta capital anoche, tras realizar un servicio al llegar al kilómetro 2 de la carretera de Olivenza, fue requerido por el propietario del «Bar Manolo», allí ubicado, para que trasladase a un guardia civil que se encontraba «mareado» dentro de su establecimiento. Miguel, que también ha sido guardia durante más de veinte años, no opuso ningún reparo y ayudado por el dueño del bar, lo instaló en el asiento delantero. Le preguntó dónde iba, contestándole el guardia que en dirección contraria. Al inquirirle más detalles, el taxista descubrió que el guardia estaba montando la pistola. Rápidamente Miguel abandonó el vehículo y huyó, pidiendo auxilio a un motorista, que lo trasladó al cuartel de la Guardia Civil de Santo Domingo, en Badajoz, donde relató lo sucedido.

Acto II

Mientras tanto, el taxista Manuel Guisado González que regresaba de prestar un servicio de Olivenza, se detuvo al ver que, desde el coche de Miguel Saavedra, detenido en la carretera, le hacían señas para que pasase. Lo hizo así y al llegar a su altura, sin que le diese tiempo a preguntarle nada, fue objeto de un disparo de pistola, al tiempo que le gritaban: «¡Que te mate! Resultó herido en el pecho, pero no perdió la serenidad y arrancó, pisando el acelerador a fondo. Así logró llegar al hospital provincial, donde recibió asistencia médica. Al parecer, las heridas son leves.

Telón.

JAQUE A SALAZAR

ARGEL. — Un mensaje del Partido Africano por la Independencia de Guinea y Cabo Verde, notifica que del 29 de noviembre al 19 de diciembre de 1967 en diversos combates las fuerzas insurgentes causaron 131 muertos y numerosos heridos al ejército portugués, el cual, por otra parte, ha intentado vanamente establecer una cabeza de puente en la península de Cubisisco, totalmente ocupada por los insurrectos independentistas.

JUICIO Y PERSPECTIVA

MADRID. — Comentario del economista José Luis Sampedro, en el diario «Yay». «Sin duda, 1967 quedará como el año de la devaluación. Pero aún es más verdadero proclamarlo el año de la revelación. «Revelación ¿de qué? De lo siguiente: a) De que cuatro años de desarrollo han acreado desequilibrios tales que la peseta no ha podido sostenerse. b) De que siguen pendientes los «problemas estructurales de determinados sectores que están obstaculizando las posibilidades del desarrollo económico español», según palabras oficiales, c) De que el gasto público pudo administrarse mejor. d) De que existían cargos y organismos cuya «fácil supresión» (ahora) hace difícil justificarlos. e) De que la planificada elevación del nivel de vida va a consistir, para tantísimos españoles, en la congelación de sus salarios o de sus sueldos. «Esas fueron las revelaciones de la prensa en noviembre. Y no es difícil, por tanto, pronosticar perspectivas.

DISCOS

— Cristóforo, no creo en ti ni en tu idolo. Ni en la nueva posición cristolense por ser estratégica. Los cristos arrastrados el delito dieciochofulano con mucha tortura y muerte. — Cristóforo, nuestro arrepentimiento es sincero. Somos curas rojos, amarquistas blancos. — Eso se destiñe y tiñe a placer; eso es tiña religiosa. — Jesús fue el primer anarquista, predicó humildad, arrojó a los mercaderes del templo, dijo... — Siempre habrá pobres y ricos. — Fue por contemporizar, por espíritu reformista. Pero el era todo corazón, todo espíritu de sacrificio. Se sacrificó por ti, por todo el mundo, continuamente. — Por mi podía ahorrarse contratiempos, y por los otros creo que también. Quedó tan mal la sociedad después de la crucifixión, que las cosas fueron peor que antes. La historia que sigue es una vergüenza. — Blasfemias de la generosidad, del sufrir del Maestro. — Quien supo en vida andar por las alas pudo eludir dolores corporales. Si hacia milagros, la tortura de los sayones podía moverle a risa. Su clavaje en la cruz fue ¡fija comparación! con el sufrir de los que pasaron por el torno y las llamas de Torquemada. — Pecado, blasfemia, boca de infierno lo tuyo. — Tendis siglos de dominación absoluta y de superedificación al Mal para martirio eterno de los pueblos. — Cristo se sacrificó por ellos. — Cristos populares los tendis sacrificados a millones. Cristo pereció una vez para reaparecer al minuto siguiente. Vuestro Franco ha muerto a un millón de Cristos del Trabajo una vez y para siempre. — Anatomía. — Porque careces de tema. — Te dejo por irredimible.

Luminosidad poética de Roc Llop

«POEMES DE LLUM I TENEBRA» -- Paris, 1967

A poesía, al igual que todo otro arte, como las ideas o el amor, no tiene fronteras. Toda comunicación íntima y directa de hombre a hombre no las tiene. La poesía es por esencia una comunicación directa e íntima. No ha existido poeta a quien no haya preocupado la definición de su arte. Existen incluso antologías basadas en tales definiciones, las cuales, aunque múltiples, coinciden en una manera u otra en la esencia comunicativa de la poesía. Personalmente siempre me ha sugerido la que León Felipe nos proporcionó en su «Estética»: «Por hoy, y para mí, la poesía no es más que un sistema luminoso de señales. Hogueras que encendemos aquí abajo, entre tinieblas encontradas, para que alguien nos vea, para que no nos olviden. ¡Aquí estamos, señores!»

Dudo que haya otra poesía que se ajuste mejor a esta definición que la de Roc Llop: Una hoguera que supo encender en un campo de muerte, entre las tinieblas más encontradas que le tocó vivir a su generación, para que nadie se olvidase. Una hoguera que desde entonces él ha sabido mantener encendida, como una llama eterna, transformándose, puliéndose, decañándose. Y todo ello silenciosamente, mandando humilde pero constante de un manantial que durante muchos años quiso mantener oculto. Lo cual, naturalmente, tiene que ver con la personalidad de Roc Llop y su poesía. No podría, ni me lo propongo, escribir su biografía. Poseo muy pocos datos sobre su vida. Pero guardo un pequeño recuerdo indeleble que ahora, leyendo su libro, se ha convertido en un símbolo grande y luminoso. Pienso que basándose en ambos (mi recuerdo y su libro) podría inventarle una peripetia vital que le correspondiera. Le conocí hace veinte años en París, en una redacción de periódicos que era una habitación construida con tablas sin cepillar. Yo venía a sumarme a un exilio que él ya había estado sufriendo como muy poco. Recuerdo el ambiente, veo a Roc Llop moverse en él, callado, dulce, pequeño, tímido; y pienso que aquellas tablas que nos rodeaban

COLUMNA DEL EMIGRADO

La dictadura franquista contra la escuela

NADA más desgarrador que el panorama escolar que mantiene deliberadamente la dictadura de Franco en España. Cierta prensa confesional ha puesto sobre el tapete el escándalo de la falta de escuelas, reclamando una urgente solución. Para salvar las apariencias el director general de la Enseñanza, don Joaquín Tena, ha declarado a la agencia internacional Europa-Expres, que la falta de puestos de enseñanza la cifra en 300.000. Si no fuera catastrófica esta declaración que, según los cálculos de Caritas Nacional y de la Delegación de sindicatos, el pasado año quedaron sin escuela 627.000 niños. Entre las ciudades que van en cabeza de esta triste competición están Zaragoza, Vigo, Sevilla, Alicante, Córdoba, Barcelona y Madrid. Dentro del cinismo de la lógica franquista se considera necesaria una importante masa de analfabetos que se adapte psicológicamente al peonaje industrial y campesino y a la producción de divisas en el mercado del trabajo internacional. Es por ello que Franco no tomará medida para acabar con este escándalo. Otro año que el destino cultural de medio millón de españoles no planteará ningún recordamiento al ministro de Educación. En un régimen del pueblo, la cultura y la educación, cualesquiera que sean las situaciones familiares, constituye un sagrado derecho para romper el círculo infame con que se une la ignorancia a la miseria y para que cada hombre desarrolle sus aptitudes y enriquezca su personalidad.

EMICO

Poesía inconformista

Presenta: El Peque
No todo en el que lucha ha de ser gritería y esfuerzo a brazo partido. Está la elevación moral del individuo, condición primordial del verdadero revolucionario. El arte en todas sus facetas es conducto de progreso inapreciable, y bordes seríamos de jóvenes si nos desentendieramos de esta buena condición del espíritu. Echemos una ojeada sobre la poesía actual española, aunque sólo sea para revelar, en el exilio, un ejemplo de poesía insumisa a la cual aquí no se presta la atención debida. Presentemos ahora un manojito de cinco poemas como síntesis de la extensión hispano poética actual.

GABRIEL CELAYA nació en Hernani, Guipúzcoa, en 1911. Abandonó la carrera de ingeniero industrial. Su fama de poeta se consolidó hasta después de 1939:

Matar es un negocio
Matar es un negocio. Cuando en Vietnam parece posible un [armisticio], hay baja en Wall Street, se arruinan los que tienen algo que [perder], mas — falsa alarma — todo vuelve a [subir y subir].

Matar, eso es lo bueno: lo que lleva al cielo, lo que extirpa el peligro de los ama- [lillos], de los negros, de los perros, de los miedos de las chicas de Boston con sus aba- [nicos] y con cola que están un poco enfadadas porque nadie las viola. En vista de lo cual, porque la chica es feúcha, o bien bajan las acciones de papá, en Vietnam hay que matar. Es el honor de la patria, claro está.

BLAS DE OTERO nació en Bilbao en 1916. Bachillerato en Madrid. Residencia en París. Viajero por Europa y Oriente.

Por venir
Padre y madrastra mía. España miserable y hermosa. Si [paso] con los ojos tu ayer, salta la sangre

ANGEL GONZALEZ nació en Oviedo en 1925. Licenciado en Derecho. Español colaborador de publicaciones españolas y extranjeras:

Un día como hoy no malgastéis pa- [labras] conmigo. Porque la voz humana únicamente es eficaz si encuentra el cauce de un oído que quiera inter- [pretarla]. Un hombre dice a tro: — Detente, y quizá lo detenga

Por eso, oh esperanza, yo canto y me rebelo contra la tranía que nos friega.

ANGELA FIGUERA AYMERICH nació en Bilbao en 1902. Licenciada en Filosofía y Letras. Catedrática de Lengua Española y Literatura. Reside en Avilés:

Nació en la cárcel, hijos. Soy un preso de siempre. Mi padre ya fue un preso. Y el padre de mi madre. Y mi madre alumbraba, uno tras otro, presos, como una perra perros. Es la ley, según dicen.

Un día me vi libre. Con mis ojos anclados en el mágico asombro de las cosas cercanas, no veía los muros ni las largas cadenas que a través de los siglos me alcanzaban la carne.

Area Mundial

LOS ESCRITORES FRENTE A VIETNAM

En lo que va de año 1967 se han publicado, sólo en los Estados Unidos, cerca de sesenta libros sobre la guerra de Vietnam. Militares, políticos, novelistas, periodistas, aparecen en esa lista, y no es necesario subrayar que lo que dicen es siempre interesante. Y que desde un punto de vista u otro todos tienen una tendencia pacifista. No puede ser de otra manera. ¿Quién se atrevería nunca a proclamar en público su amor por la violencia y la sangre? Ni en privado, claro está. Recuerdo un cocktail party reciente en donde una buena señora preguntaba ingenuamente a un coronel con el pecho lleno de condecoraciones: «¿Cuál de las cuatro guerras en las que ha intervenido le parecía la mejor?» Naturalmente, el militar la miraba con severos ojos redondos sin saber qué contestar. «¿Es qué puede haber una guerra mejor que otra? ¿Es qué puede nadie, ni siquiera un profesional heroico, gozarse de una guerra más que de otra o gozar simplemente de ninguna?»

Acaba de publicarse un libro titulado «Los autores toman partido ante la guerra de Vietnam». Y aparecen en ese simposium casi todos los que escribimos con una mayoría abrumadora en contra de esa guerra, de todas las guerras. El libro ha sido publicado simultáneamente en Londres y en Nueva York, y como se puede suponer, dominan en él los nombres anglosajones. Algunos escritores, como Steinbeck que se sabe que tiene un hijo entre los soldados combatientes, no han sido consultados tal vez por delicadeza o por considerar obvia su respuesta. No hay duda de que la intervención en Vietnam fue un error militar dada la lejanía del país, la configuración geográfica, las desventajas prácticas de todas clases. Pero políticamente la defensa de las libertades de los pueblos atacados por el llamado comunismo chino o ruso (que, incidentalmente, no es comunismo sino capitalismo de Estado) obedeció a una inclinación liberal ya clásica en la reciente historia de los Estados Unidos. En lo que va de siglo los yanquis han acudido a la defensa de las libertades populares allí donde su auxilio ha sido solicitado. (1) Ganaron la primera y la segunda guerras mundiales, contuvieron a los chinos en Corea y trataron de hacer lo mismo en Vietnam...

Ninguna guerra tiene justificación política sino como un movimiento de estrategia política para contener a las potencias imperialistas. Lo de Vietnam es horrendo, como lo han sido siempre las guerras (no se ha hecho nunca una guerra con poemas y flores)... Bastarían algunas consideraciones elementales sin necesidad de entrar en casuísticas de derecho internacional. Bastaría tener en cuenta que ni en Vietnam del Norte ni en China ni en Rusia habrían permitido que se publicara un solo artículo de protes-

ta contra sus jefes políticos, mientras que en América se permiten toda clase de censuras...

Los autores de los libros que me refería antes no han sido molestados aquí por nadie. Algunos obtienen proechos y multiplican ediciones sin que nadie los arreste, los reduzca al ostracismo y mucho menos los castigue con penas capitales. Cualquiera intento parecido en Rusia, China o Vietnam del Norte habría llevado a los autores al muro de los fusilamientos. Ya sabemos lo que les pasa a otros escritores que sin tratar de juzgar a los jefes políticos se atreven tímidamente a presentar cuadros realistas de las dificultades de la vida ordinaria en cualquiera de esos países. Se les castiga con trabajos forzados en campos de concentración, u otras formas de destrucción moral y física. A veces en condiciones de abyecta crueldad.

Yo también estoy contra los bombarderos aéreos en todas partes. Pero habría que recordar que los actos de terror en los que los vietcongs han destruido pacíficas aldeas y exterminado a sus habitantes tampoco tienen defensa. En fin, a mí me permiten protestar contra la violencia en los Estados Unidos (lo mismo en las universidades que en las tribunas políticas, en la prensa o en el libro) y nada de eso podría siquiera intentar yo ni nadie en Vietnam del Norte, en Rusia ni en China.

La opción para un escritor o para un hombre libre no tiene duda. Algunos de los autores de esos sesenta libros salidos a la luz pública en América atacan al gobierno de Johnson, al Pentágono, a otros institucionales sociales o políticas mentes, los enemigos de América rien y aplauden al otro lado de las vallas de alambre espinoso. Y nadie ha molestado a los autores.

Ha habido manifestaciones multitudinarias en Washington mismo y en otras ciudades. Algunas de esas manifestaciones han sido tumultuosas y amenazadoras. La fuerza pública no ha hecho uso de las armas, no ha disparado nadie un rifle o un revólver y no ha habido un solo muerto. ¿Qué habría sucedido si esas manifestaciones se hubieran producido en Rusia, China o Vietnam del Norte?

Declararse en contra o en favor de unos y otros no ayuda gran cosa a ningún bando. Todos los escritores de Europa y América se declararon en favor de la República española durante la guerra civil. Y ya sabemos cómo terminó esa guerra. Nada tendría de particular que las protestas de todos los escritores anglosajones contra Vietnam tuvieran una secuencia parecida. Digo, en lo estrictamente militar.

Entre todos estos libros los hay con valor artístico (el corrosivo «Vietnam» de Mary McCarthy), informativo, poético, histórico. Los hay que fueron escritos sobre la marcha en el lugar de la acción y que han sido publicados postumamente habiendo muerto el autor a veces por los efectos de una mina que estalló bajo sus pies. Es el caso lamentable de Bernard Fall. Por cierto, que llevaba encima un pequeño magnetofono en el que registraba sus conversaciones con soldados y civiles, y que registró sus propias palabras momentos antes de la explosión.

Ante toda violencia desencadenada, que parece conducir al mundo, si el azar no lo remedia, a una tercera guerra mundial peor que las anteriores, lo primero que a los lectores de libros se nos ocurre es bendecir la libertad que permite a los hombres denunciar la crueldad, analizar sus circunstancias y prevenirnos contra emergencias parecidas en el futuro. Dejémosle el paso libre a los que atacan, destruyen y exterminan (sin permitir la protesta) no sería un buen servicio a la paz de mañana en Asia, en Europa ni en ningún otro continente.

RAMON SENDER

(1) A España la abandonaron. (N. D. L. R.)

DONATIVOS PRO-ESPAÑA
Dreux; Landeira, 70; Cáceres, 20; Hernández, 5; Otros, 30. Total: 125 F.

ANGELA FIGUERA AYMERICH nació en Bilbao en 1902. Licenciada en Filosofía y Letras. Catedrática de Lengua Española y Literatura. Reside en Avilés:

Hoy los muros me crecen más altos que la frente, más altos que el seso, más altos que el empuje del corazón. Arrastro unhas secas raíces que me enredan las piernas cuando voy como un péndulo de trayecto inmutable, desde el sueño al cansancio, del cansancio hasta el sueño. Soy un preso de siempre para siempre. Es el orden.



TRIBUNA JUVENIL

Derecho al patalo
No tengo nada más que esta paciente voz y es una voz sin voto.

Pero aquí, en estos tiempos, ya es algo conservarla cuando tantos amigos la han perdido.

Ha de llegar el día en que los mudos hablen y los que tengan voz, consigan voto.

Esperad que llegue
ANGEL GONZALEZ nació en Oviedo en 1925. Licenciado en Derecho. Español colaborador de publicaciones españolas y extranjeras:

Un día como hoy no malgastéis pa- [labras] conmigo. Porque la voz humana únicamente es eficaz si encuentra el cauce de un oído que quiera inter- [pretarla]. Un hombre dice a tro: — Detente, y quizá lo detenga

Por eso, oh esperanza, yo canto y me rebelo contra la tranía que nos friega.

ANGELA FIGUERA AYMERICH nació en Bilbao en 1902. Licenciada en Filosofía y Letras. Catedrática de Lengua Española y Literatura. Reside en Avilés:

Nació en la cárcel, hijos. Soy un preso de siempre. Mi padre ya fue un preso. Y el padre de mi madre. Y mi madre alumbraba, uno tras otro, presos, como una perra perros. Es la ley, según dicen.

Un día me vi libre. Con mis ojos anclados en el mágico asombro de las cosas cercanas, no veía los muros ni las largas cadenas que a través de los siglos me alcanzaban la carne.

Mis pies iban ligeros, pisaban hierba verde. Y era un tonto y reía, porque en los duros bancos de la escuela podía pellizcar a los vecinos, jugar a cara o cruz y cazar moscas mientras cuatro por siete eran veintiocho y era Madrid la capital de España y Cristo vino al mundo por salvarnos. Si. Entonces me vi libre. Las manos me crecían inocentes y tiernas como pan recién hecho pues no sabía nada del hierro y la madera soldados a sus palmas cuando el sudor profuso igual que un vino aguado apenas nos ablanda la fatiga.

Hoy los muros me crecen más altos que la frente, más altos que el seso, más altos que el empuje del corazón. Arrastro unhas secas raíces que me enredan las piernas cuando voy como un péndulo de trayecto inmutable, desde el sueño al cansancio, del cansancio hasta el sueño. Soy un preso de siempre para siempre. Es el orden.

COMUNICADOS

ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA (C.N.T., U.G.T., S.T.V.)

MITIN EN MONTCEAU-LES-MINES
El día 21 de enero en el local de «Force Ouvrière», 9 bis, Quai Gauthier, a las 9 y media de la mañana, con los oradores siguientes:
F. DUCHESNE, por los mineros F. O., que presidirá, M. CATTEAU, por la Unión Departamental F. O., Vicente LLANSOLA, en nombre de la C.N.T. española, y Miguel ARMENIA, en representación de la U.G.T.

CONFERENCIA EN PARIS
A cargo del compañero Gaston Leval, quien disertará sobre «Análisis crítico del marxismo». El 28 de enero a las 9 y media de la mañana.

CONFERENCIA EN BEZIERS
El 28 de enero el compañero Aristides Lapeyre versará sobre «Proudhon, l'homme, le sociologue et le philosophe». Local y hora, en el próximo número.

F. L. DE BURDEOS
Continuando el ciclo de conferencias establecido por F. L. de Burdeos, el domingo día 21 del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Antigua Bolsa del Trabajo, 42, rue de Lalande, el compañero Miguel Celma dará la segunda conferencia sobre el sugestivo tema «Itinerario de Camus».

ARTE Y LETRAS
Entrevista el sábado 20 de enero. Asunto de vivo interés.

NUÉVA CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA
Organizada por las Federaciones Locales de Saint-Henri y de Marsella de la C. N. T. de España en el Exilio, tendrá lugar el domingo día 25 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, a cargo del cultivado militante confederal y libertario Alejandro Lamela, que disertará sobre el palpitante tema: «España en la actualidad».

FOYER INDIVIDUALISTE
Au Café Saint-Severin (Salle du sous-sol) 3, Place Saint-Michel à Paris (metro Saint-Michel), le samedi 20 janvier à 20 h. 30: «Le cinéma et la censure» par Daniel Giraud. Un résumé éloquent de ce qui tue le septième art.

CURSOS DE ESPERANTO EN PARIS Y SU REGION

Damos la lista de los Cursos de Esperanto que tiene organizados el Grupo Parisino de S. A. T. (Sennackta Tutmonda Asocio).
COMITE DES LOISIRS, 5, Boulevard Montmartre. A 18 h. 45. Profesor, Kamarado A. Legros, Los miércoles.
GARE MONTPARNAISE, Arrondissement V. B. Porte 22-23, 17, rue Vaugirard. Miércoles de 18 h. 15 a 19 h. 15. K-ino Broutin.
LE CHALET, 20, Av. Pasteur. Bondy. K-do A. Legros. Cada Viernes a 20 h. 30.
26 bis, Av. de la République, 94-Thiais. K-do B. Schneider. Cada jueves de 20 h. a 21 h.
GOMMONVILLIERS, 91-Igny. K-ino Nereida Martínez, Salle Municipale P. Langevin, rue Jules Ferry. Cada Martes de 20 h. a 22 h.
PRE SAINT GERVAIS, K-ino Michard.
VANVES, «Auberge de la Jeunesse, K-ino Liouville.
PAVILLONS S/S BOIS, «Ecoles», K-ino L. Grandière.
Curso práctico oral. Camping Club International de France, 22, Av. Victoria (metro Châtelet). Cada miércoles de 18 h. 30 a 20 h. K-ino Houllgatte.
De otro lado, existen dos cursos por correspondencia en las direcciones siguientes:
Primer grado: Clément Martin, 33, rue Duhamel, 35-Rennes.
Perfeccionamiento: R. Levrard, 18, rue Couraud, 33-Saint-André-de-Cubzac.
Los internacionalistas que deseen poner en práctica sus sentimientos contrarios a los límites impuestos por las fronteras, deben y pueden dirigirse a las direcciones indicadas.
¡UNA HUMANIDAD, UNA LENGUA!

COSTA RICA

En un mensaje que en el Congreso constituyente de la Continental Obrera se recibió de la Agrupación Obrera de Estudios Sociales de San José de Costa Rica, se dice: «Frente a nuestra tendencia libertaria y nuestra orientación ampliamente emancipadora, no solamente tenemos como enemigos a los representantes de la burguesía internacional. Otras corrientes regresivas se alzan amenazando para nuestro movimiento. Entre estas últimas hay que catalogar a los servidores del gobierno ruso, interesado en tomar como instrumentos de su política a los trabajadores de América».

En este pequeño y bello país de solo cincuenta mil kilómetros cuadrados, las ideas anarquistas adquirieron profundo arraigo. La primera publicación anarquista, según Nettlau, fue la revista «Renovación», que apareció en 1911. Hasta hace poco tiempo aparecía el periódico «El Sol», de Alajuela, que publicaba numerosos artículos de propaganda anarquista.

ECUADOR

Ante el citado Congreso constituyente de la A. C. A. T. se recibió un mensaje que se publicó luego en «LA CONTINENTAL OBRERA», órgano coordinador y publicitario. Se comunicaba la existencia en Ecuador de una considerable cantidad de sociedades obreras de resistencia, en las que las ideas anarquistas contaban con notoria influencia; aunque no la suficiente consistencia numérica como para asegurar a tales organizaciones una orientación definida.

Se informaba que los comunistas lograron establecer sus células, constituir la base de su partido, introducirse en los sindicatos, politizándolos y desviándolos hacia la colaboración política y presupearla. Se apoyaron para sus planes en una titulada Confederación Obrera de Guayas, apoderándose de los cargos orgánicos y utilizándola como trampolín a sus finalidades propias. Decía parte del texto: «La república de Ecuador tiene una organización libertaria, que actúa en la propaganda y muy especialmente en la lucha obrera. Se desenvuelve con todas las virtudes del ideal anárquico y su organización en crecimiento, con tendencia a ascender, cual una planta que en su debido tiempo ha de engalanarse con flores para brindar más tarde épocas y sazonados frutos. Es la Asociación de Obreros Libertarios, entidad combativa y educacional. Últimamente se ha puesto frente a los comunistas con motivo del espectacular Congreso Obrero y Campesino organizado por los adictos a la Sindical Roja, para que de su seno salieran los delegados que habrían de ir a Montevideo a tomar parte en el

CONTESTANDO A UNA PREGUNTA SOBRE LA «DUQUESA ROJA»

Estimados compatriotas: Aunque algo tarde en razón de desconocer mi residencia la persona a quien dirigisteis la carta, ésta obra en mi poder. Está bien, vuestra iniciativa; en realidad la persona por la que me preguntáis se presta a confusiones: comprendo vuestra inquietud, curiosidad y paso a hacerlos sabedores de lo que estoy informado acerca de la autenticidad de la mujer que tanto os hace discutir entre vosotras, intentando descifrar el por qué del denominativo «Duquesa roja», como la prensa diaria o comercial le adjudica a Luisa María Narváez y Macías, duquesa de Medina-Sidonia. Veamos:

Luisa María etc., debe frisar en los 40 años, según un mundillo periodístico comercializado que de unos meses a esta parte se entretiene un tanto acerca de esta señora con títulos, viuda, como ella misma afirma, de un «grande» de España y que pretende tener el «derecho» de entrar a caballo en el interior de la catedral de Valencia y que, a tenor de lo que de ella tengo noticia, refleja ser, en castellano, una mujer de «rompe y rasga», imbuida de cierto snobismo tendente a hacer hablar de su persona.

Pues esta turbulenta andaluza, promotora de las mujeres usen pantalones en vez de faldas se encara con la «autoridad» eclesiástica local diciéndole que el curato lleva faldas. No se detiene ni retrocede ante lo que ella cree hacer de «su capa un sayo», cosa propia de su carácter o temperamento, pues, según información de fuente clara, ya a los 10 años fue puesta de patitas en la calle desde la escuela por haberse propinado un tinterazo en pleno rostro a la «madre» superiora; a los 20 años se ganaba el «pan de cada día con el sudor de su frente» en una fábrica de cerámica; durante la revolución española, o guerra civil 1936-39, se evadió de un barco turco para acudir a la zona republicana, antifascista, o «roja», para mejor entender vuestro.

Ya imperante en España el régimen actual con Francisco Franco Bahamonde entronizado en el Poder por la «gracia de Dios» y para desgracia de los españoles, Luisa María Narváez y Macías, posiblemente bajo el complejo psicológico-personal del esnobismo ya mencionado, «ni corta ni perezosa» se dirigió al pretendiente al trono español, Juan de Borbón, instándole a una «marcha» sobre Madrid en los siguientes términos: «Excelencia: la marcha de Napoleón, de Antillas a París, quedará como una parada de exploradores comparada con la vuestra a través de España. Nadie osará oponerse en el camino a su triunfal marcha». A lo que «Don» Juan hizo caso omiso, pero que se lo tomara con aires de mal agüero el dictador de España y en el acto dispusiera de modo y forma para que la tremenda Luisa María pasara a reflexionar en la cárcel por algún tiempo, lo incorrecto de su travestimiento. Sigamos, siendo breves.

Después de haber «reflexionado» en calabozo franquista, invitada por Fidel Castro, dictador actual del pueblo cubano, la hallamos en Cuba agasajada por el nº 1 cubano, sino plidiendo, instando a que, desde aquel «momento», se la denuncie, que «chay que saber luchar y perder para estar en estrecha amistad con Degrelle, ex-jefe del siniestro movimiento racista belga, hermano gemelo del nazismo hitleriano y actualmente el Degrelle en cuestión exiliado en España al amparo de Franco y del franquismo, falangismo y los ismos del mismo género existentes en suelo hispano, todo lo cual no impide a Luisa, etc., etc., de intentar exhibirse

cinematográficamente luciendo su persona a la vez que haciendo «fortuna».

Y en cuanto al antiamericanismo de la «duquesa roja», cuyo denominativo os lleva a «vulturas» discutiendo entre vosotras sin escasar agua clara, como decís tan inquieto como simpáticamente, aquí se manifestaba en esta «pública» del 17 de enero de 1966, un año justo después de la catástrofe «caída» de las bombas «H» en Palomares, por medio de una manifestación de cincuenta personas, campesinos y pescadores, patrocinada por ella, anunciando en «alta» voz que se dirigían a Madrid a reclamar algunos millones de dólares de «indemnización» para los que sufrían las consecuencias directas o indirectas durante la frenética búsqueda de las bombas perdidas en el fondo del mar; reclamación que habrían hecho ante la embajada de los Estados Unidos, de no haber sido en el acto detenida y a reemplazo seguido puesta en libertad provisional, y por lo cual, y debido a lo cual, fue juzgada y condenada por el Tribunal de Orden Público a un año de nueva «reflexión», cárcel, y «justicia» ha sido hecha por el «justo» régimen franquista, amén.

Porque veremos a vez que tal soportará el viento «justiciero» cuando ese mismo «Tribunal» juzgue a los centenares de jóvenes estudiantes y trabajadores detenidos (y la racha de detenciones se acentúa de día en

Alejandro Lamela

NECROLOGICAS

JOSE MIRAS ASENSIO

Victima de una misteriosa enfermedad que muchas vidas está segando sin que la ciencia pueda evitarlo, el 11 de noviembre de 1967 dejó de existir el compañero Miras, oriundo de Aguilas (Murcia). Vino a instalarse en la Cataluña confederal y anarquista que siempre fue polo de atracción y tierra de promisión para los espíritus inquietos e impregnados de un sentido renovador y humanista que pulularon por las cuatro esquinas de la península ibérica. Así el compañero Miras, bajo el influjo de las luchas sociales entabladas por el movimiento anarcosindicalista catalán, actuó en Montcada (Barcelona) y allí lo tenemos entregado en cuerpo y alma dando lo que pudo y lo mejor que tenía por la organización confederal que en verdad le resultó la Dulcinea de su vida.

Legado el 19 de julio de 1936, como un simple accidente de la lucha, cediéndole con frecuencia, que «chay que saber luchar y perder para el logro del bien común». El exodo lo sufrió como todos en carne propia, y como «obsequio» de los países posamente llamados «democráticos» en parte de los sindicatos mastodónticos dirigidos por majaderos al servicio de los Estados y de los capitalismo, quedando en la convicción de Miras que en la conjura participaron tanto Moscú como Washington, entre

otras capitalidades. A este respecto nuestro malogrado amigo decía: Los Estados suelen variar en la forma, pero en el fondo son iguales, siendo, en consecuencia, natural que todos ellos se emplearan contra nuestra revolución.

Legado el problema de la escisión, opinó que la misma ocurría por empuje existente de terminar con la C. N. T. y con el anarquismo. Lucidamente, con clarividencia, combatió tan descabellada corriente que para algunos ha desembocado en los sindicatos verticales, y bien por los que consiguieron evitar un resbalón semejante.

Tanto en su actuación de España como en la del exilio el compañero Miras desempeñó muchos cargos, siempre con consecuencia y sentido de responsabilidad. Fue un compañero sencillo, modesto y afable, siendo su hogar un modelo de estima, de paz y libertad. Por doquier que fue conocido se atrajo merecidas simpatías.

Al entiero, civil, asistieron muchos amigos y compañeros, junto con gran número de auténticos amigos del finado. El compañero Hussard, de la Libre Pensée de Brive, dirigió unas sentidas palabras a la concurrencia, mediante las cuales hizo resaltar, emotivamente, los rasgos más característicos y sobresalientes que ilustraron la conducta del luchador anarquista que fue nuestro compañero.

A su querida compañera Catalina y a su hija María Luisa; a Domingo y a la familia entera, en esta hora de dolor los compañeros de Brive os decimos sinceramente: habéis perdido un sér querido y nosotros un firme compañero, uno de los más firmes puntales de nuestra Federación Local brivense.

Por la misma: d'Alcaláide.

Actitud enérgica de los estudiantes

El ambiente de lucha ha recrudecido. El rector de la Universidad, Isidro Martín, tuvo la mala ocurrencia de cerrar la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas hasta el 1 de abril, provocando con ello una manifestación de miles de estudiantes. Intervino la policía, y, como de costumbre, una demostración pacífica degeneró en tumulto, con cristonados y detenidos. Poco después se presentaron al recinto universitario varios autobuses conduciendo estudiantes esquirols. Dos vehículos de esos fueron volcados e incendiados. Intervinieron de nuevo la policía, y a su vez los bomberos, los manifestantes se defendieron de una y otra, ocasionándose una segunda pelea durante la cual un escudrón de la P. A. fue rechazado.

Tras una asamblea — no autorizada — los estudiantes en Letras, en número superior a 3.000, acordaron golpear por solidaridad a sus compañeros de C. E. y P. En Derecho tampoco ha habido clase.

El día 11 miles de estudiantes celebraron una reunión «ilegal» al aire libre, siendo de nuevo atacados por los genzaros de Franco so pretexto de que interrumpían la circulación. Todo el día estudiantes y policías andaron a porrazos y pedradas. Nuevamente los proletarios universitarios han quemado diarios informando tendenciosamente, y proferido gritos hostiles al régimen de tiranía que padece España. Las manifestaciones han continuado, principalmente ante el ministerio de Educación Nacional.

La opinión pública estima que la agravación del conflicto estudiantil se debe a la cerril actitud de las autoridades, muy acorde con la tónica incivilizada de las dictaduras fascistas.

Enciclopedia Anarquista

A todos los suscriptores de la misma.

Estimados compañeros y amigos: A la ausencia transitoria, en Francia, del compañero Victor Garcia, seguirá pronto la de la compañera Elena Graells, por lo que es aconsejable para cuantos deseen renovar sus suscripciones o los que quieran inscribirse por primera vez, mantener en suspenso dicha intención hasta que se designe, por parte de los compañeros de Caracas y México, un nuevo representante en tierras galas.

Toda remesa efectuada hasta la aparición de este comunicado todavía será abonada a la cuenta de cheques postales de Elena Graells y podrá ser encaminada, seguidamente, a la administración central de la Enciclopedia Anarquista con sede en Caracas.

Para satisfacción de todos los compañeros, inclusive aquellos que todavía no se han suscrito a esta importante obra libertaria, damos una relación de todas las entradas (I) encalzadas a través de la cuenta de Elena Graells, hasta el 4 de diciembre de 1967, siguiendo un orden alfabético. Hasta esta fecha han entrado, sin contar lo que se haya podido reunir en México y en Caracas, un total de 5.373,10 F. En diferentes remesas, amparadas por los respectivos comprobantes, se ha remitido a la Administración central de Venezuela 4.723,10, quedando un saldo, para el 4 de diciembre de 1967, a liquidar, de 650,00 F.

A dicha cantidad, naturalmente, habrá que añadir todas las remesas posteriores a la referida fecha.

En nuestro fichero constan numerosos compañeros que todavía no han abonado ninguna cantidad. Pese a ello, y en lo que a la Enciclopedia en francés se refiere — la única en circulación por el momento — a estos últimos también se les envía, periódicamente, el fascículo, por lo que les instamos a cubrir su suscripción lo antes posible en cuanto se comunique el próximo representante de la Enciclopedia Anarquista en Francia.

ACTIVIDADES CULTURALES EN PARIS

La Agrupación Juvenil recién creada en París, organiza dos conferencias: la primera para el sábado día 27 de enero a las 3 y media de la tarde, a cargo del grupo «Les Amis de Sébastien Faure», con el tema: «Vie et œuvre de Sébastien Faure», una conferencia especialmente concebida para dar a conocer a las nuevas generaciones el pensamiento del gran libertario.

Domingo día 28 de enero a las 3 y media de la tarde, un joven israelita francés expondrá la situación de Is-

dicamente, el fascículo, por lo que les instamos a cubrir su suscripción lo antes posible en cuanto se comunique el próximo representante de la Enciclopedia Anarquista en Francia.

Para todos aquellos que deseen hacer el pago directamente a la Administración central pueden dirigirse a: Vicente Sierra, Apartado 9527-Catia, Caracas (Venezuela).

(1) A empezar en el próximo número.

LOS QUE AYUDAN «LE COMBAT SYNDICALISTE»	
F. L. de Montpellier	
2a lista:	
José Pastor Huerta, 20;	Pedro Messeguer, 5;
Juan Claramunt, 5;	Valero Trullenque, 10;
Elisina Zedama, 10;	Un joven recién llegado de España, 2;
Una joven recién llegada de España, 2;	Joaquín Agud, 5;
José Bernardo Cañizar, 10;	Francisco Arrufat, 10;
Recaredo Carceller, 10;	Juli Gimeno, 10;
G. Miguel, 10;	Una Madrileña, 1,50;
Baldomero Admetller, 2;	Salvador Villacampa, 10;
Colvinhes, 10.	
Lista 2a	132,50
Lista 1a	239,85
Total general, francos.	372,35

Y que cunda el ejemplo. Continúa la solidaridad, los donativos al compañero Miguel Foz.

PRO COMPANEROS ANCIANOS
Etapas: Ballabriga, 13; La Charité; Herrera, 10; Jaime; Berthe et Jacques, 10; Lyon; James Padrós, 10; Roanne; Antonio López, 10; Anguleme; Pirla, 18; Serraguimines; Ballesta, 25; Tignaux; Cándido Cacho, 7,30; Mios; Serrarols, P. 10.
TOTAL: 113,30 F.

La A. I. T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

Congreso Panamericano a celebrarse en el mes de Mayo.

GUATEMALA

En nuestra rápida consulta dedicada a presentar un breve resumen en referencia a los países de América del Sur, no hemos hallado nota que indique cuándo y cómo penetraron en Guatemala las ideas internacionalistas. Esta pequeña República se define como tal en 1844, tras haberse anexionado a México motu propio y de haber formado parte, luego, de las Provincias Unidas del Centro de América, junto con Honduras y San Salvador.

La situación geográfica y el reducido territorio guatemalteco no representó un polo de atracción para las corrientes emigratorias de Europa. No obstante hicieron pie en el país militantes anarquistas europeos, probablemente perseguidos en sus países, que introdujeron en Guatemala el espíritu de organización obrera y las ideas de la Internacional. Tal fué el informe que aportó a Buenos Aires un delegado nativo, no europeo, que participó en 1929 al Congreso Constituyente de la Asociación Continental Americana de Trabajadores, (adherida a la A. I. T.) en representación de la Sociedad de Cocheros y de la Agrupación Miguel Bakunin.

Sufrió Guatemala el mismo proceso de opresión reaccionaria que se extendió por toda América Latina, por lo que las ideas libertarias y el impulso revolucionario por ellas despertado se hallaron absorbidas por la acción defensiva contra un capitalismo colonialista. Se cayó allí en el juego de la baja política que es común en todas aquellas repúblicas incipientes, siendo el pueblo juguete de todos los ambiciosos y de las luchas que entre éstos se entablan para obtener la supremacía en el país. Conocido es el caso de Castillo Armas como lo es el problema de la «United Fruit» que despertó el fantasma del comunismo para justificar golpes de Estado cuyo objeto no es otro que el reafirmar la prerrogativa de esta gigantesca compañía estadounidense. En un país sin industria propia y con un proletariado doblemente sometido al explotador autóctono y a los tentáculos del colonialismo, la labor de los anarquistas quedó aislada y resultó improba ante las fuerzas combinadas del capitalismo y del Estado. Perseguidos y encarcelados, las

organizaciones disueltas y prohibidas, todo quedó a beneficio de los aventureros de la política, del sindicalismo oficial y del comunismo bolchevicense.

En tales condiciones, aunque las ideas hayan tenido notoria influencia y aunque las organizaciones obreras iniciales hayan respondido a los principios de la A. I. T., la tarea es hoy difícil para reorganizar las bases de propaganda y de acción. Lo importante es constatar que a pesar de tantas persecuciones se hallan latentes el espíritu libertario y las ansias por una organización obrera sana y eficiente.

BREVES CONSIDERACIONES FINALES

En los países del nuevo continente no mencionados en los presentes apuntes, aunque no hubo secciones de la AIT y organizaciones estables existió en todos ellos divulgación de las ideas y movimientos reivindicativos producidos por la influencia de las mismas. Como ya se ha dicho, los rincones más apartados fueron transitados por idealistas andariegos o perseguidos, que, sabedores de buenos oficios encontraban fácilmente trabajo en los lugares en que la mano de obra capacitada escaseaba.

Los movimientos que regularmente se producían en estos lugares eran estallidos de cólera fugaces y violentos para repeler brutales injusticias, y los idealistas que a ello contribuyeron y contribuyen, si salvan sus vidas es con una retirada apremiante y orientación azorosa.

Tales movimientos y las incipientes organizaciones que los animan y que la gran prensa califica de actos de bandadaje según el lenguaje oficial (que se habla incluso en nuestros medios) fracasan. Pero en idioma idealista no se puede decir lo mismo, porque esos movimientos despertaban el sentido de justicia y rebeldía entre los trabajadores. Empresas y patronos por lo regular tratan mejor a los obreros para que tales movimientos no se reproduzcan, de lo que se deduce que de los movimientos de orientación social, los que fracasan son los que no se hacen.

A su paso por Colombia en busca de materiales para la «Geografía Universal», en las postimerías del siglo pasado, Reclus menciona la existencia de compañeros en este país — que califica como el más libre del nuevo continente, aunque sus habitantes lo ignoraran — con los que organizó una coo-

perativa carpinteril. R. Rocker, en sus memorias hace mención de un considerable número de agrupaciones anarquistas en el Canadá patrocinadas, por las cuales hizo jiras de propaganda. Sin duda a consecuencia de ello el movimiento obrero de este país conserva en sus luchas rasgos de acción directa que coinciden con los principios de la AIT.

Venezuela, a pesar de luchas sangrientas para liberarse del sistema absolutista de los españoles y después de los españoles, fue una de las repúblicas que evolucionó con retraso. La esclavitud oficial fue abolida en 1855. País codiciado por los grandes consorcios negros por su riqueza petrolera, por influencia de estos el poder absolutista pasó de manos de un caudillo a otro. Los que quisieron resistir fueron sometidos a golpes de Estado. Trágica historia que duró hasta 1953, con la caída de Pérez Giménez. En medio de tal situación la corriente moral dominante fue la eclesiástica. Una educación civil-liberal no fué posible y libertaria aún menos, y recién después de la caída del dictador Pérez Giménez que se viene disfrutando de una relativa libertad. El movimiento obrero apareció en escena con gran empuje, pero fué influenciado por un sindicalismo gubernamental en el que la influencia anarquista es apenas perceptible.

Como expresión de las aspiraciones de la AIT, y con el fin de extender su influencia en el movimiento obrero, un grupo de militantes se organizó en amigos de la AIT, y con tal fin sacan un boletín «AIT» de pequeño formato pero de buen contenido, ensayo que también se hizo en Chile, y que deberá hacerse en los países donde haya militantes anarcosindicalistas.

Otra república de habla española enclavada en el archipiélago asiático en la que en el pasado hubo una notoria influencia anarquista, es Filipinas. En nuestras publicaciones de la Argentina, las brisas anarquistas de Filipinas tuvieron su repercusión. De otros países y lugares ideas y movimientos quedan sin historiador porque los que podrían historiarlos carecen de medios, y los que los tienen carecen de pudor para reseñar tal obra.

EPILOGO

A pesar de su reducido volumen, el presente opú-

culo, como todo lo que se ha escrito con la misma finalidad, ocasionará comentarios opuestos. Los reacios a toda lucha que los sobreponga a los sistemas que permitan vivir tiranizando y explotando a sus semejantes o conductores a ello, dirán que los movimientos que en el presente trabajo se reseñan perturban el orden público y que las ideas en que se inspiran son utopías irreales. Los líderes que en partidos políticos o el movimiento obrero, con la cantinela de la unión se rodearon de un rebañal al que trasquilan y con el que entrican, dirán que el contenido del presente opúsculo es divisionista y disolvente. Los anarquistas destemplados, — hoy numerosos —, acaso dirán que el contenido de la presente reseña no está mal, pero, que no son los tiempos de antes.

Por su parte, los compañeros que conocen el historial de los movimientos obreros de finalidad anarquista, dirán y con razón, que los que se reseña como historia es insignificante en relación a lo mucho que habría que decir, pues de los movimientos que se hace mención habría para llenar volúmenes de una valiosa y emotiva historia. Como así también de las incontables publicaciones que en el continente americano sembraron las ideas que despertaron ansias de organización y lucha entre los trabajadores, con lo que habría materia para una larga y veraz historia.

De los atentados justicieros, persecuciones, la fuga de compañeros lograda de las prisiones más inaccesibles, exponiendo la vida varios compañeros por salvar a uno, tendríamos materia para una relación de las más sensacionales y de las más oportunas fantásticas, incommensurables. Los versados en historias sociales también podrán decir que en el relato presente falta amplitud, estilo, precisión. Pero los que así opinan ven como los profesionales de la mentira con toda suerte de sortilejos engañan a los trabajadores y a los pueblos; ven como los exterminan en guerras suicidas; ven como se escriben montañas de papel para glorificar a los explotadores y a los matadores. Y a pesar de sus largos conocimientos como historiadores, no se indignan, no ponen sus conocimientos al servicio de la buena causa porque les falta pudor. Y al respecto de tantas injusticias y en defensa de ideas y movimientos que contra ellas luchan, no se ocupan los que tienen mejores archivos, conocimientos y estilo; hablamos los que no podemos callar.

En posesión de limitados recursos y larga edad, pongo fin al presente opúsculo que pude recopilar con la ayuda del compañero Ildelfonso, sin otra pretensión de ofrecer un pequeño aporte para una más amplia historia de una idea y de un movimiento en marcha, que fue y será irremplazable en su misión emancipadora.

Serafin FERNANDEZ

Paris, enero 1968.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois 8 F
Six mois 16 F
Un an 30 F
Tél. Imprimerie : 235 27-78.

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CON MOTIVO DE LA PERDIDA DEL COMPAÑERO JONH ANDERSSON

NUESTRO corazón (aún queda de ello) se ha entristecido por la muerte de este bravo combatiente libertario. John Andersson parecía frío como nórdico que era, sin, no obstante, serlo. Su ánimo anarquista era desbordante, y supo probarlo. El temperamento meridional, la expresión altisonante acompañada de gestos, no les va a los escandinavos, en general de palabra sobria y acerada, y mímica en paro voluntario. Cuando el bando reformista de la S. A. C. (Suecia) sostenía fuertes encontronazos con el ala izquierda de la organización encabezada por Johnsson y Andersson, un compañero español llegó a la sede de la sindicalidad preguntando por el secretario de la A. I. T. que Andersson era. Haciéndole un signo preventivo, la secretaria de entonces advirtió a nuestro compañero que se fijara, pues en la secretaria vecina unos delegados saquistas de ambas tendencias, sostenían una importante y acalorada disputa. Nuestro amigo aguzó el oído sin lograr alcanzar una sola voz, ni calma ni desairada. Por lo visto, los suecos disputan sentados y sin dar el do de pecho...

Pues sí, nuestro querido Andersson era de éstos. Era el compañero inteligente y correcto por excelencia; convencido de su idea, e intrínseco por la misma sin gorjeos ni excentricidades. El alemán Helmut Rüdiger, caudillo del reformismo «sueco», lo conocía bien y sabía atacarlo con sedosidades no desprovistas de cerillismo. Rüdiger era persona inteligente y taimada, y sabía proceder atrayendo a mentalidades sindicales notables sin mucha preparación ideológica, sin excesivo sentimiento por la libertad intrínseca que medió en los anarquistas. Y el malogrado Rüdiger — malogrado en dos sentidos — consiguió infiltrar su virus reformista en la S. A. C. y ganarse la batalla a los Johnsson y Andersson, compañeros de escuela bakuninista, en cuya carrera tuvo el mal gusto de acompañar a Helmut ese hombre probo y admirable en su lucha antimilitarista que se llama Albert de Jong. Al no poder usar de las riendas de la A. I. T., y una vez la S. A. C. fue confundida en el piélagos de las actuaciones políticas (o más suave, «municipalistas») el sector rüdigerista optó por abandonar de puntillas la Internacional nuestra, con añadidura de un intento de ligazón internacionalista «verde»

que, en lugar de crear cosa propia, se dedicaría a minarle terreno al anarcosindicalismo europeo y americano, y cuyo resultado hoy estamos comprobando con la desmedulación anarquista de una cierta F. O. R. A., de unos ciertos grupos hasta aquí representativos del libertarismo en Cuba, Chile, Montevideo, más ese intento de desfiguración del anarcosindicalismo español concretado en la división presente, en la proliferación de grupos disidentes que a la postre ha facilitado la adhesión de alguno de ellos al pro-franquismo con figura (pérdida) de infiltración cenetista dentro del verticalismo...

Nada nos cuesta suponer honrados a los compañeros que actualmente dirigen los pobres designios de la S. A. C., la sindical que fue hermana de la nuestra. Y es en la confianza de su honradez que les recomendamos un examen de conciencia, una observación de su conducta con respecto a la A. I. T. que con tanto celo y espíritu bakuninista secretaría el bueno de Andersson, A. I. T. que ellos abandonaron, para, seguidamente, entregarse a la dislocación de sus restos, al enrarecimiento del movimiento libertario mundial, al favorecimiento de las líneas de desarrollo conducentes a la anulación pretendida de todo esfuerzo anarcosindicalista y anarquista en el panorama mundial, hoy tan necesitado de una fuerza revolucionaria para una paz verdadera en el globo.

liderarían más que ahora en su empeño destructor de nuestros cuadros. John Andersson falleció (como a Johnson le ocurrió anteriormente) oscuro y amargado por el fracaso de una S. A. C. a la cual había dedicado lo mejor de su existencia. Rüdiger expiró en España en misión que nadie, claramente, ha explicado. Conocemos, sí, su mensaje al Congreso cenetista de Montpellier como algo que apenas alivia. Pero la S. A. C. no se ha reincorporado a su elemento natural: la A. I. T., y su conducta con respecto a España costará de ser comprendida, puesto que hay actitudes e intervenciones de confesión difícil y dinero circulante con objetivo manifiestamente anticenetista.

Con una posición anarcosindicalista firme en Suecia, estos comentarios nuestros no tendrían motivo. Desdichadamente lo tienen, y si un tiempo los hemos callado, la desaparición del muy estimado, del muy íntegro, del muy compañero John Andersson, los reaniman de nuevo. No obstante, esperanza queda: el anarcosindicalismo sueco permanece. Queda cuerpo libertario en esa parte escandinava, con compañeros que no abdican de su razón de ser y que, necesariamente, han de reafirmar por las narices del reformismo que les afecta, las calamidades, los reaccionarismos que en el país y la dirección de la mala nueva asistidos con credenciales y dineros de una S. A. C. que, fuera del elemento anarcosindicalista, no le queda razón de existir.

La Voz de España. ANARCO-SINDICALISMO

VISTO el desbarajuste económico-social de una sociedad inicua basada en la injusticia social y humana, los anarcosindicalistas emprendemos la lucha con tesón para socavar sus cimientos, derrumbarla, transformándola en otra sociedad mejor, organizada dentro los linderos de la justicia, sin leyes escritas, regida por pactos libres entre individuos. Sembramos nuestra ideología a los cuatro vientos para que fructifique, pero en nuestro camino pacífico tropezamos con varios enemigos que ponen obstáculos a nuestra marcha pacífica. Enemigos tales como la burguesía, Iglesia y Estado. De esta trilogía de enemigos, el del garrote y más detestable es el Estado. El Estado, en lugar de obrar como juez imparcial, se pone siempre de parte del privilegio: de la Iglesia y burguesía. Así, el enemigo más temible del proletariado es el Estado, con la agravante de que el Estado está formado de miserables hijos del pueblo — burócratas y policía y ejército — para roer un cochino hueso mondado y lirondeado, siempre dispuesto a partirse el alma en defensa del potentado, cuando el proletario reclama un poco más de pan y justicia, achuchados por su amo: el Estado.

entre los dos derechos será una lucha tenaz, a muerte. Y no debemos parar de luchar a pesar de que tengamos muchos fracasos. Esa es la razón de nuestra existencia, en espera de que un día u otro la razón del derecho proletario se imponga sobre el derecho burgués, no para imponerse creando otra clase de seres tiranizados, sino para acabar con todo derecho tiránico y que todos los seres humanos sean libres, gozando de los mismos derechos y deberes, emanados de las mismas leyes naturales, sin implicaciones de nada ni de nadie.

A medida que el trabajador va dándose cuenta del papel denigrante que desempeña en la vida social y despierta su conciencia a la luz del día, se une a sus compañeros de trabajo para formar una masa compacta, una pila, mejor dicho, en crecimiento de los refractarios y rebeldes unidos, para luchar con tesón y ahínco contra la alta y baja tiranía de una sociedad edificada encima de cimientos falsos, bastardos, injustos. El crecimiento del movimiento impetuoso y revolucionario obrero asuta a la burguesía, y ésta, coaligada con la Iglesia y el Estado tratan de corromper las luchas y movimientos sociales por todos los medios, hasta introduciendo agentes agitadores en las filas obreras. Estos seres indolentes que se prestan a toda clase de ruinas trabajos, no tienen derecho a la vida y deben ser despreciados por todo hombre trabajador honrado, pero que no prospere esa especie de cizaña ahogándose sin piedad como se merece.

Esta clase de trabajo lo han hecho todos los gobiernos del mundo y esto es lo que está haciendo Franco en España. Franco está atrayendo hacia sus filas a toda la escoria de las filas obreras, lastre pesado, seres indecibles, que, mucho mejor que hombres son abortos humanos. Esos son los colaboradores ex cenetistas y los innovadores partidarios de entrar y ponerse en contacto con la C. N. T. (que nos dan por muerta, como dice un mequetrefe, cierta revista). Yo creo que haya motivo para que caigan tan bajo hasta el punto de involucrarse por el cieno de esa manera como lo han hecho tales individuos. Con apartarse e ingresar en un campo político cualquiera era suficiente, sin hacer tanto el ridículo y demostrar que no han sido nunca nada dentro del movimiento anarcosindicalista, sin principios ni convicciones. A lo más, unos aprovechados siempre a la espera de una bicoca u otra cosa que en el campo anarcosindicalista no se cosecha: aquí no se cosechan más que abrojos, espinas y subir de vez en cuando al Gólgota con la pesada cruz a cuestas, hambriento y sediento, cosas éstas que no son para gente pusilánime y cobarde, sino para enteros, valerosos, forjados de fibras de acero que se rompen antes que se doblegan.

Todos estos bailes que hace esta

* chispas *

El era obrero, ella no lo era; y tenían casa, coche y nevera. Segura — como dice —, haciendo vida de recato eran felices. Pero el enfermó de cuidado, y ya dinero no pusieron de lado. Como la enfermedad duró meses, los gastos aumentaron con creces. Mas leyes humanas corrieron con ellos, y ya leyes inhumanas corren tras ellos. Habiendo el plazo sido apurado, el Seguro se les ha terminado. No siendo él lo que era, sanseacabó casa, coche y nevera. Y la cosa está tan seria, que él y ella padecen miseria. Seguro, Segura, que cuento la verdad pura. Lo asegura en enero, tu amigo: CHISPERO

Cantos a la luna

ZARAGOZA. — Por haberse observado cierta tendencia alista, la permanente del Consejo Provincial de Trabajadores, según informa el Servicio de Información Sindical, ha insistido en la necesidad de que se realice una vigilancia más rigurosa sobre los precios de vital necesidad. También ha acordado la permanente recabar de la superioridad que se aborde, de manera real, el problema de la escasez de viviendas netamente sociales. En cuanto a la situación laboral, agravada últimamente por los expedientes de crisis, la permanente del Consejo ha vuelto a estimar, como una de las fórmulas de mayor solidaridad humana la supresión de algunas empresas de las horas extraordinarias en beneficio de los desempleados y especialmente de los de la rama metalúrgica.

DEL ESPIRITU BURGUES

El progreso material, en sus múltiples manifestaciones, ha ofrecido ocasión para descubrir, para dejar evidenciados ciertos sentimientos que antes, aún y con todo el existir en lo íntimo, en el interior del individuo, la profunda diferencia de clases hacía que por parte de la mayoría, apenas hubiera lugar a que se evidenciaran. De un lado los poderosos, del otro los indigentes. ¿Cómo en tales condiciones no ver los defectos, las ruindades, personalizadas, representadas en una sola clase: la de los explotadores? Hoy, habiendo cambiado las condiciones de trabajo, sabemos que en diversos países el nivel de vida de muchos millones de trabajadores ha aumentado como nunca hubieran podido soñar sus abuelos. Y el espíritu burgués, que antes se notaba como característico solamente de los patronos, se comprueba como existente en un buen número de trabajadores. De Flaubert es aquella conocida frase: «Llamo burgués al que piensa bajamente». Y piensa con baja el que, en pos de medios de fortuna, se inhibe de toda solidaridad con el infortunio humano; se encoge de hombros ante las injusticias sociales; le es indiferente el problema de la libertad, individual o colectiva, con tal que se le permita comer bien y recoger dinero. Y es ahí que se patentiza el que a los efectos de la mezquindad, ya no hay diferencia de clases. Como ha dicho Berdiaef: «La dignificación del espíritu burgués es más bien espiritual que social.»

comprender que me refiero a Anselmo Lorenzo. Bastantes nombres podrían citarse de compañeros, hoy desaparecidos, que llevaron a cabo estimable labor a este respecto. Voy a referirme ahora a tres de los que también se pueden contar, por lo que han dejado escrito, como colaboradores de la obra a realizar. Me refiero a Max Nettlau, a Soledad Gustavo, y a Federico Urales. Se trata de tres firmas que, en una misma publicación, evidenciaron su competencia en lo relativo a exponer pormenores relacionados con las ideas y con los militantes del anarquismo, y al respecto de los actuales en el ambiente sindicalista libertario. La publicación era: «La Revista Blanca». Aparte los abundantes trabajos que son de un valor perdurable, la colección de la citada publicación contiene una crecida cantidad de artículos de Max Nettlau. De entre ellos hay bastantes en que, con sólida documentación, ofrecen detalles en relación a las características sociales que precedieron a la fundación de la Confederación Nacional del Trabajo. Un vasto conjunto de detalles de sumo interés, con los que se pueden redactar páginas estimables, incluso transcribiendo simplemente lo ya escrito por nuestro sabio historiador. Soledad Gustavo trazó una serie de pupiladas efemérides de elementos que desempeñaron papel destacado en los hechos y peripecias del movimiento libertario en España. Pero no se limitó a ello, sino que escribió igualmente unas breves monografías de sumo interés en relación al ambiente social. Cabe también citar, de la misma compañera, sus trabajos de amigable discusión con otros colaboradores, poniendo de relieve, en la forma sencilla que le era característica, su sólida preparación en materia de historia social y en detalles biográficos. En lo que atañe a Federico Urales, siempre atento a cuanto afectara a los libertarios, tiene en la revista trabajos que, como suele decirse, no tienen desperdicio, particularmente una serie de ellos a los que creo puso por título: «Mi paso por las organizaciones obreras».

pelos y señales, la «Historia de la C. N. T.» abarcaría muchísima más amplitud de la contenida en los veintiocho o treinta tomos, de texto copioso que constituyen la «Historia Universal», de César Cantú.

ESPRU Y LOS POETAS «COMPROMETIDOS»

Sabemos que es Salvador Espriu uno de los más caracterizados escritores que en la España franquista pugnan, con los reducidos medios a su alcance, por ofrecer una clara posición de disconformidad. Evidencian la repugnancia que les merece un estado de cosas a todas luces arbitrario. Mas la Censura, agazapada, al acecho, con ojos de Argos, vigila y revisa lo que se quiere decir. De ahí la necesidad de andar con rodeos, de hacer circunloquios y perifrasis; de recurrir al lenguaje figurado, a las alegorías, sacando a relucir los mitos bíblicos o griegos, a fin de expresar algo de lo que late en el corazón. En el último número de la revista «Europe», dedicada a la literatura catalana, hay traducciones en francés de diversos poemas de Espriu, que evidencian su personalidad de poeta «comprometido» (engagé) esto es, afinado a una posición social que no se limita a permanecer en la fácil, en la cómoda posición del arte por el arte. Poetas de corazón, como Antonio Machado y Miguel Hernández supieron abrazar la firme determinación de inclinarse al verso en favor del pueblo y de la justicia. También Espriu, como algunos pocos más, pese a las coacciones restrictivas, está con el pueblo y por la justicia. Habla del anhelo de vivir como viven en esos pueblos cuyos hijos viven libres, abiertos y felices. El deseo de que el pueblo llegue a vivir dentro del orden, de la paz, del trabajo, gozando de la edificación y merecida libertad. Proclama que hay que vencer el miedo. Y en alas de la ilusión, de la esperanza, manifiesta: «Ensayaremos de levantar sobre la arena — el palacio peligroso de nuestros sueños». En sus libros: «La piel de toro», «El cementerio de Siner», «Las canciones de Ariana», en sus obras de teatro, vibra la inquietud del inconformista, del escritor que brega e incita a los demás, de la forma que cree más oportuna, a sacudir el ignominioso dogal de la tiranía imperante. Bien que el poeta cante endechas a la luna, que glorifique el amor que ensalce la belleza de las flores. Pero, antes, hay algo más grande, más sublime: ¡la invocación a la libertad! ¡a hacer vibrar los corazones en pos de la justicia.

TRES COLABORADORES PARA LA HISTORIA DE LA C. N. T.

El tema no cabe duda que es de los que revisten importancia. Ya se dice que del pasado Pleno de Marsella, lo relativo a historiar nuestra organización, fue lo que alcanzó más alta categoría, sin que, naturalmente, se minimicen otros aspectos del mismo cometido. De ahí que no pueda ser desplazado el que por parte de la militancia confederal se abunde en apreciaciones alrededor de la «Historia de la C. N. T.» Sabemos que es a la comisión que para los efectos sea designada, contando con el previo asentimiento de la Organización, que corresponde el estudiar características de conjunto y vertebrar las tareas, ya que han de ser diversas las facetas concordantes con lo global de los textos. Mas, en tanto la comisión no haya entrado en funciones, ¿qué duda cabe que cada cual ha de poder opinar al respecto? Es sabido que el aludido trabajo en ciernes ha de poder utilizar mucho material que está ya hecho. Y al decir esto, brota ensugada a la memoria el nombre de quien, posiblemente más que nadie, desarrolló tarea de historiador en relación con el anarcosindicalismo vivido en España. Es de

los obreros norteamericanos, franceses, o alemanes, que en periodo de vacaciones acuden a España para refocillarse en las playas de Mallorca, o en las de la costa levantina. Indiferente al régimen fascista que rige el país, tienen espíritu burgués. Igualmente lo poseen los obreros españoles que acuden al extranjero con afán de ganar dinero, trabajando la mayor cantidad de horas posible al objeto de adquirir coche, vestir bien, y hacer viajes a España, a fin de que amista, y familiares de su lugar de origen se percaten de que han progresado. El espíritu burgués lo hemos visto encarnado inclusive en supuestos idealistas, que lo han sido hasta tanto no han podido *stiparsse*. Cabe también decir, y ello es lo que vale, que están los que podían haber alcanzado bienes de fortuna, un medio de vida confortable, y por despreciar el aburguesamiento no lo han hecho.

En suma: unidas a las apertociones que puedan ahora ser ofrecidas, es incontestable que ha de ser importante utilizar el rico material que dejaron compañeros de una sólida preparación, con fibra de historiadores, ya que abarcaban, por así decir, un panorama con amplitud de horizontes. Cosa que es de comprender sea aconsejable tenga primacía sobre hechos individuales sin repercusión dilatada; que de ir registrándolos con

UMBRAL

- Sumario del número 72:
- Victor García: LA NARRATIVA AUXILIAR DE LA HISTORIA EN AMERICA.
 - C. M.: PARA TI (poesía).
 - Eliane Larivière: BEETHOVEN, APOSTOL DE LA FRATERNIDAD.
 - V. G.: IDEARIO DE BEETHOVEN.
 - José Sevilla: LA MUSICA EN LA CULTURA ESPAÑOLA.
 - Lázaro Flury: EL MIEDO
 - José Viadiu: ANECDOTAS Y PUNTADAS CERVANTINAS.
 - Ariel: PASION DE ESPAÑA. MIENTRAS CAE LA NIEVE (poesía).
 - Luis di Filippo: EL REGIMEN COMUNISTA JUZGADO EN DOS OBRAS RUSAS.
 - Redacción: COMENTARIO AL CALENDARIO DE S. I. A.
 - Vladimir Muñoz: VIAJE CON THOREAU.
 - V. Botella Pastor: HUELGA EN LA MINA.
 - A. Chejov: UN ESCANDALO (cuento).
 - Luis Capdevila en LAS MEMORIAS DE LUIS CAPEDEVILA.
 - Marc Twain: ROMANCE MEDIEVAL.
 - Juan Ferrer: BLASCO FERREER EN EL BARRIO LATINO.
- Noticario, Notas, Libros, grabados, avisos, etc.
- Un número altamente ilustrativo que no debe faltar en el bolsillo de cada compañero ni en la mesa de lectura de toda persona con afinidades literarias y de pensamiento.
- Precio de este número: un franco.



EXTREMA Y DURA. Contribución al Plan de Desarrollo

ja pensar por sí mismo, para no someterse. El fanatismo que le han ido inculcando al afirmarle que debe, siempre, obedecer, hace borrar inmediatamente todos los demás sentimientos. Algo que los no teutones no llegamos a comprender. De ahí la posibilidad de un renacer del nazismo que algunos creyeron bien ordenado y para siempre. Bastaría que ciertas circunstancias volvieran a coincidir, para que la humanidad entera se viera de nuevo amenazada. Adolfo es el nombre del nuevo «führer» nazi alemán. ¿Simple coincidencia? Sus palabras melosas de hoy, pueden muy bien encubrir terribles órdenes de destrucción mañana. No nos fiemos de las apariencias; de igual o parecida forma comenzó el otro, el esquizofrénico Hitler. Cuidado.

Julián Floristán

Le Directeur de la publication: Yves Obeuf

Imp. des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul 94 - Choisy-le-Roi